

Jeune président du plus ancien des groupes folkloriques du Couserans, Philippe Bourges nous conte 85 années d'une histoire prestigieuse, celle du groupe de danses "les Bethmalais". Des conseils avisés du Prince Albert de Monaco en 1906, aux recherches fructueuses de Charles Alexandre, le récit d'une existence agitée, au service d'une communauté montagnarde jalouse de son particularisme.

par Luc Charles-Dominique

Président des "Bethmalais",

Philippe

bourges

Le groupe de Bethmale, dans le mouvement folklorique français, fait presque figure de pionnier. C'est en 1906, en effet, que des gens, vivant dans la vallée et portant encore le costume tous les jours, ont formé cette association. Sous l'impulsion de Monsieur Domenc, Maire de Bethmale, et aussi, dit-on, sur le conseil du Prince de Monaco qui, venant chasser l'isard dans la vallée, séduit par la richesse du patrimoine traditionnel, avait suggéré la création d'un tel groupe. Avec l'objectif de sensibiliser les riches curistes des



villes d'eaux pyrénéennes aux traditions bethmalaises.

C'est tôt, 1906 ! Il me semble que la folklorisation en Couserans est un phénomène bien précoce. 1906, Bethmale ; 1920, 1921 Balagué, Biros. C'est vrai, en Couserans, le phénomène est précoce et principalement dû à la richesse hors du commun de la culture traditionnelle. La proximité des villes d'eaux a également eu une influence déterminante. Elles recherchaient des animations et puisaient pour cela dans le réservoir traditionnel local. Les villes thermales, inépuisable terrain de jeu, mais aussi formidable source d'émulation. L'offre devait répondre à la demande !

En Couserans, et tout particulièrement à Bethmale, l'extraordinaire richesse du costume a dû être un élément déterminant de la représen-

tation folklorique et de son succès auprès des étrangers ? Certainement. Le costume bethmalais est l'un des plus complexes, des plus étonnants, des plus décorés, des plus colorés que les Pyrénées connaissent. Il était, à l'origine, entièrement confectionné dans la vallée avec des matériaux locaux. La seule évolution qu'il a dû subir peut être située vers 1820-1830 lorsque les motifs de broderies et autres décorations préexistantes se sont probablement multipliés. Vers la fin du XIX^e siècle, alors que la société traditionnelle commençait à se désagréger, plusieurs éléments de costumes (châles, tabliers, pantalons, dentelles...) ne sont déjà plus typiquement bethmalais. Des costumes sont à nouveau fabriqués en 1912 lors de la célèbre fête du costume de Saint-Girons, mais ceux-ci n'ont plus tout à fait le caractère unique de celui confectionné dans la tradition.

UN COSTUME EMBLEMATIQUE

Votre intérêt pour le costume va au-delà d'une passion personnelle. En fait, on a l'impression que le costume est véritablement l'emblème de cette communauté montagnarde ?

Oui, mais pas de toute la communauté bethmale. Dès 1870, une partie des Bethmalais refusa à la fois le costume et tout ce qui pouvait évoquer la vie montagnarde. Ces gens-là faisaient partie du secteur "bas" de Bethmale, c'est-à-dire celui d'Arrien. Ils se tournèrent alors vers Castillon et abandonnèrent toute référence à leur identité passée. A la différence du secteur "haut", celui d'Ayet, qui choisit alors de conserver farouchement ce patrimoine. Jusqu'à la fin du siècle dernier, le costume était entièrement fabriqué dans la vallée. Celle-ci était très fermée, et le mode de vie était pratiquement autarcique. Les Bethmalais fabriquaient tout eux-mêmes : ils tissaient, teignaient, brodaient. Le seul apport extérieur était le châle à roses que l'on achetait, et les rubans servant de ceinture. Les châles étaient vendus par les colporteurs. Vers 1960, à l'époque où le groupe des Bethmalais connut un nouveau départ, il n'existait plus que quelques rares châles de ce type. Ma mère en possédait un qui tombait en lambeaux. On essaya alors d'en déterminer l'origine, et après une longue enquête, on s'aperçut qu'il avait été créé à Mulhouse en 1740. Les châles arrivaient à Toulouse, dans une sorte de "comptoir", et de là, étaient acheminés à Saint-Girons, puis remontaient dans les vallées. Nous avons fait graver de nouvelles planches par un spécialiste Alsacien à partir desquelles ont été imprimés des châles neufs, copies fidèles des anciens. Il en est de même pour un certain nombre de tissus, quasiment introuvables aujourd'hui, notamment le tissage des jupes. Nous avons retrouvé un ancien métier à tisser à Couaraze Nay, et avant de le démonter définitivement, l'artisan a bien voulu nous fournir un important métrage de tissus.

Ce travail de recherches est apparemment très important. Je suppose que, à l'instar d'une recherche musicale ou chorégraphique, c'est un travail de longue haleine ?

Cette recherche systématique débuta en 1961, lorsqu'émergea un nouveau groupe, dont ma mère prit la direction. Il nous faut faire ici un bref retour en arrière. Le groupe dont je vous ai parlé au début, né en 1906, disparut vers 1930, lorsque le nombre d'habitants dans la vallée ne permit plus de constituer un groupe suffisamment important. Juste avant qu'il ne disparaisse totalement, un couple d'instituteurs, les Séguala, créa à Saint-Girons le "Groupe régionaliste Saint-Gironnais". Cet ensemble présentait les traditions du Couserans. Ses membres portaient le costume bethmalais, même si, à un moment, ils fonctionnèrent avec des gens de Massat qui portaient leur propre costume ! Jusque'en 1961, ce groupe ne proposa qu'un folklore que je qualifierai de "folklore-animation" et qui sacrifiait l'exigence, la qualité et l'authenticité aux seules fins du spectacle. Par réaction, un petit groupe de gens fit scission, avec pour objectif fondamental le retour aux sources. Le groupe des Bethmalais était né. Dès lors, l'on retourna consulter Ernest Domenc, à Bethmale, (le fils du fondateur) et

l'on travailla avec lui pendant deux ou trois ans. Il devint même à ce moment-là le président du groupe. C'était un homme qui connaissait énormément de choses sur la culture traditionnelle de Bethmale. Alors commença notre collectage dans la vallée. A cette même époque, débuta une collaboration précieuse avec Jacques Bégouën, le fils du Comte Henri Bégouën. Son père avait commencé à récupérer une multitude d'objets et costumes ; sa mère qui était photographe avait constitué une extraordinaire collection de clichés datant de la fin du XIX^e et du début de ce siècle sur la vie à Bethmale. Lui-même a poursuivi cette oeuvre toute sa vie. C'est à partir de la collection Bégouën, donc sur des pièces originales, que le travail de copie, d'archivage et de reconstitution a pu commencer.

Il y a eu quelques apports extérieurs récents dans le costume à une époque où la société traditionnelle commençait à se désagréger. Mais pour le reste, a-t-on des indications historiques ?

Il me semble que l'on est devant

deux hypothèses. La première lui attribue une ancienneté réelle. Le costume aurait alors été préservé parce que la vallée vivait en autarcie ; il n'aurait été révélé qu'au milieu du siècle dernier, lorsque cette micro-société paysanne commença à s'ouvrir. La seconde, nie l'existence même d'un costume traditionnel à Bethmale avant 1830, époque à laquelle la vallée commença à développer des relations avec l'extérieur. Les gens auraient alors créé ce costume pour marquer leur différence. Il y a probablement influence étrangère ancienne. Dardenne, en 1805, décrit "la Bethmalaise, si orientale d'origine et d'aspect, avec des couleurs si chatoyantes". Le costume existait certainement à ce moment-là, même si les broderies et la décoration en général n'étaient pas si développées. En tout cas, ce dont on est sûr, c'est qu'à partir de la fin du siècle dernier, on n'a plus fabriqué de nouveaux costumes dans la tradition. Sur les cartes postales anciennes, on reconnaît les influences extérieures dues aux déplacements saisonniers de la population au début du siècle.

Première sortie en costume de femmes pour ces jeunes filles de Bethmale en 1912. L'événement a été immortalisé par M. Morère. (fonds Bégouën).



LA RESURRECTION DU HAUTOIS

Ce travail de recherche sur le costume a-t-il occulté la recherche en musique et en danse ?

Non, en aucun cas. Dans les deux ou trois premières années de la formation de son groupe, c'est-à-dire de 1961 à 1964, ma mère a beaucoup travaillé sur la musique et la danse avec Ernest Domenc. Leurs recherches les ont menés auprès de nombreuses personnes âgées, témoins de la tradition orale. Au bout de ce laps de temps, pensant avoir recueilli suffisamment de choses, elle axa toute sa recherche sur le costume. Mais, quelques années plus tard, la recherche en musique devait reprendre avec les travaux de Charles Alexandre.

Précisément. Tout le monde connaît l'importance du travail de recherche accompli par Charles Alexandre, que ce soit en Haut-Languedoc ou en Couserans. Dans

vos cas, comment cela s'est-il passé ?

A la fin des années 1960, nous nous sommes aperçus qu'il existait un problème réel, au sein du groupe, quant à l'exécution de la musique de danse. Nous avons réalisé des enregistrements dans les années 1960, collecte qui avait été transcrite sur partitions et qui alimentait le répertoire musical du groupe. C'est Pierre Maurel, dont le père était directeur de l'École de musique Saint-Gironnaise, qui, en sa qualité de musicien, avait décrypté ces enregistrements. Notre orchestre était donc composé de clarinettes formés à l'harmonie. Ils jouaient scrupuleusement les partitions ; mais, au niveau de la danse, ce n'était pas l'idéal, cela manquait de rythme. Au début des années 1970, le problème des musiciens devint d'autant plus aigu que nous savions qu'il existait un hautbois traditionnel à la région. Il nous importait d'arriver à le reconstituer et nous avions besoin d'une personne expérimentée en la matière. C'est alors que Charles Alexandre, en 1971, nous proposa son aide. Il acceptait de reconstituer ce hautbois ! Il vint donc tous les week-ends faire le tour des gens susceptibles de l'informer. Pour cela, l'équipe de

recherche du groupe enquêtait en semaine afin d'optimiser le temps de séjour de Charles. L'enquête a duré un an. A la suite de quoi, l'instrument a pu être reconstitué.

Un instrument qui ne vous a jamais quitté ?

Je sais qu'il a parfois été suggéré que la perce de ces hautbois n'était pas idéale. J'en ai essayé d'autres, notamment celui construit au Conservatoire Occitan sur le modèle du Musée de Lourdes. Cependant, j'avouerai que le modèle de Charles me convient parfaitement. D'autres personnes jouant très correctement du hautbois dans cette région et qui ont essayé l'instrument sont de mon avis. Tous les hautbois de la région ne se ressemblent pas : ils ont chacun des caractéristiques particulières et il est rare d'en trouver deux qui soient identiques, tant du point de vue de la perce que de la longueur. L'éternel problème, c'est l'anchage. Si l'on parvient à fabriquer une anche qui convienne bien à la personne et à l'instrument, on arrive à jouer tout-à-fait convenablement. J'en conclus que ceux qui ont pu critiquer la fabrication de notre hautbois n'ont pas su l'ancher correctement.

Quel a été le travail de Charles Alexandre ?

Il a pris des cotes sur les instruments retrouvés. Nous avons répertorié les musiciens et enquêté sur leur répertoire. Enfin il a refabriqué cet instrument. Ensuite, il a mis au point son anche par approches successives. J'ai pu mesurer son évolution. Je débutais l'apprentissage du hautbois, et je peux dire qu'au tout début, il fabriquait des anches très dures, difficilement jouables. Puis, il a surélevé son anche, en a rallongé le cuivret, l'a élargie, l'a diminuée, et par tâtonnements successifs, a mis au point une anche performante.

Les instruments retrouvés sont de beaux instruments. Que sait-on de leur origine ?

A vrai dire, pas grand chose. Il n'y a pas qu'une fabrication, mais plusieurs. Les instruments sont assez disparates. Je pense qu'ils étaient fabriqués localement. Pigalhe en avait fait refaire une partie. Il avait quelques problèmes avec sa femme, car il n'était pas souvent à la maison, toujours parti à faire des bals, ou à accompagner des groupes. Sa femme, un jour, lui a caché le pavillon du hautbois. Alors, il s'en est fait refaire un autre, très rapidement. On ne sait pas par qui, mais, étant donné la brièveté du délai, certainement par quelqu'un du pays.

Certains hautbois anciens n'ont pas pu être fabriqués par un tourneur amateur !

Oui, c'est vrai, et ce problème n'est absolument pas résolu.

Ces toutes premières reconstitutions marquent le renouveau de cette pratique instrumentale ?

Oui, dès 1974, nous avons fait sonner ce hautbois, avec Jean-Marc Bosc. Nous animions ensemble les danses du groupe. Ça a probablement incité les musiciens et les groupes régionaux à jouer et à intégrer l'instrument. Charles Alexandre en a fabriqué environ une quinzaine dont certains ont été revendus par notre intermédiaire dans la région, notamment aux groupes des Birossans et des Balaguérais.

Elle était donc moribonde cette pratique ?

En fait, oui. Je considère que le dernier "vrai" joueur de hautbois fut Pigalhe, mort en 1936. Alphonse Sen-

"Les habitants de la Vallée de Bethmale en 1924 aux fêtes de Toulouse".
Le joueur de hautbois est Pigalhe et le clarinetiste "le Clitchou". (fonds Conservatoire Occitan).



tein, dont vous avez assez longuement rendu compte dans votre dernier numéro, n'était pas vraiment reconnu comme joueur de hautbois dans la mesure où il avait appris tardivement à jouer ; il n'était donc pas un musicien routinier, et il jouait de plus sur une bombarde bretonne. Evidemment, cette solution résolvait d'un seul coup le problème des anches. Pour s'en procurer, il suffisait de les commander en Bretagne. Sentein avait des problèmes de santé vers la fin de sa vie, mais je ne crois pas, comme il est parfois suggéré, que ce soit la cause de son choix pour la bombarde... C'est aussi dur de souffler dans un "aboès" couserannais que dans une bombarde bretonne. Non, je crois que c'est seulement à cause du délicat problème des anches qu'il avait fait ce choix étonnant. Il n'a, de ce fait, que peu utilisé le hautbois.



L'orchestre des Bethmalais: deux hautbois et une grosse caisse.
(Cliché A. Bourneton, fonds Les Bethmalais)

MENETRIERS BETHMALAIS

Bethmale, c'était un foyer de hautbois ?

Non, Bethmale n'était pas connu comme un foyer de hautbois, du moins à la fin du siècle dernier. Il y avait bien Pigalhe, mais il n'était pas de Bethmale, il était de la région d'Engomer. Il y a eu le "biou", d'Engomer aussi, très vieux quand nous l'avons connu ; il avait alors beaucoup de mal à jouer. Ancien joueur de piston, il s'était mis tardivement au hautbois. A Cescau, il y avait plusieurs joueurs localisés. A Bethmale, seul le "Clitchou", clarinettiste, était musicien routinier. On l'a vite compris, lorsqu'on écoute l'enregistrement que son petit fils a réalisé de lui.

Le "Clitchou" a été musicien dans le groupe des Bethmalais ?

Le Clitchou et Pigalhe ont tous deux été musiciens du groupe.

De façon occasionnelle ou permanente ? Parce que Pigalhe jouait aussi avec les Balaguérais ?

Pigalhe tournait avec tous les groupes. J'ai d'ailleurs deux cassettes dans lesquelles mon grand-père parle de Pigalhe. En effet, tous deux faisaient partie du groupe de Balagué

et ont participé ensemble à la prestation du Royal Albert Hall à Londres. Marie Vignau nous en parle aussi dans son interview de Pastel n°9. Nous avons eu, outre Pigalhe et le Clitchou, René de Bordes, au diatonique, puis Narthus, accordéoniste chromatique. Ensuite, Jojo Bergé à la clarinette, puis des gens plus jeunes qui étaient à l'harmonie et qui formèrent de 1960 à 1973 un orchestre de quatre clarinettes.

Ces clarinettistes ont continué par la suite à faire de la musique traditionnelle ?

Non. Ils jouaient de la clarinette surtout parce qu'ils étaient au groupe. Ensuite, à partir de 1974, il y a eu des gens formés au hautbois. Globalement huit musiciens. Tous jouant sur des hautbois de "type" Charles Alexandre.

Traditionnellement, les musiciens jouaient seuls ?

On peut dire qu'ils jouaient seuls dans la mesure où ils ne jouaient pas à plusieurs hautbois. C'est ce qui ressort des divers témoignages que nous avons. Ça ne signifie pas, pour autant, que cela ne s'est jamais fait ! Sinon, ils étaient souvent accompa-

gnés d'une percussion, et les joueurs de clarinette qui avaient gardé le phrasé traditionnel faisaient de même.

Comment pourrait-on définir le phrasé traditionnel ?

Je crois qu'il y a de nos jours peu de gens qui l'ont suffisamment travaillé pour le posséder à fond. Il s'agit, en fait, d'un "balancé" qu'on retrouve dans le chant des anciens et qu'il est très difficile de traduire au hautbois. Actuellement, il y a Alain Servant qui travaille beaucoup dans ce sens. Je crois sincèrement qu'il est en avance dans ce domaine.

Ce chant des anciens est-il encore perceptible ? Y a-t-il une tradition de chant au "tralala" à Bethmale ?

Oui, partout en fait. Les anciens dansaient plus au son du tralala qu'au son du hautbois. Peut-être pour la bonne raison qu'il y avait peu de hautboistes. Ce qui explique qu'il y avait une transmission très forte du chant. Il est évident que les jeunes qui entendaient le tralala aussi souvent, n'éprouvaient pas les difficultés que nous connaissons à comprendre et intégrer ce fameux phrasé !

Quelles autres traditions instrumentales avez-vous trouvées dans votre région ?

La clarinette qui a pris la succession du hautbois, puis l'accordéon diatonique. Pour ce qui est du violon, je n'ai jamais connu trace de violoneux routiniers sur Bethmale.

Les relations économiques entre Bethmale et l'Espagne ont-elles pu déboucher sur des échanges culturels, notamment musicaux ou chorégraphiques ?

Je n'ai jamais trouvé aucune indication à ce sujet. Mais je m'imagine pas très bien les Bethmalais du siècle dernier assimiler des influences extérieures. Bethmale n'est pas un lieu de passage, et les Bethmalais, dont la communauté vivait très repliée sur elle-même, n'avaient que peu de relations économiques avec leurs voisins. Cependant, cette "fermeture" n'a pas engendré de répertoire musical et chorégraphique spécifique. C'est là une question étonnante. Il y a un particularisme au niveau du costume, mais pas de la langue, de la musique ou de la danse. Peut-être un apport étranger a tout de même existé, mais pas néces-

sairement venant d'Espagne. Seuls, certains caractères comme le goût inné pour la décoration ont persisté jusqu'à nos jours, d'où la pérennité du costume.

LES SOURCES ECRITES DE LA RECHERCHE

Vous semblez féru d'histoire ?

Disons que je suis un peu versé dans ce domaine depuis mon enfance. Les traditions bethmalaises et la vie du groupe m'ont toujours passionné. C'est donc "normalement" que j'ai succédé à ma mère, officiellement en 1987. Elle continue toujours, mais s'est spécialisée dans le costume. Quant à moi, je suis allé consulter tout ce qui pouvait exister sur Bethmale et la région, principalement aux Archives et aussi en lisant les ouvrages anciens que nous possédons.

Quelles sont les sources de cette histoire ?

Il y a les archives des mairies, celles qui proviennent des actes notariés...C'est très disparate ; parfois, on trouve une petite bribe par ci, par là. Il faut y passer beaucoup de temps...Les documents les plus anciens datent de la fin du XVII^e et du début du XVIII^e siècles. Ce sont des arrêtés municipaux concernant une bagarre ou une fête, dans lesquels on trouve de maigres descriptions. Ce sont les inventaires après-décès. Mais, apparemment, pas de traces d'instruments, parmi les objets domestiques de la maison.

Des contrats de mariage aussi ?

Oui, avec musiciens même. J'ai noté ça une fois, mais ça ne m'avait pas frappé car la description n'était pas du tout détaillée. Pas de contrats d'apprentissage, ou d'associations de musiciens. Par contre, j'ai trouvé une indication sur une école de broderie qui doit se situer au début

du XIX^e siècle à Bethmale. Maintenant, je dois dire que j'ai surtout cherché lorsque j'étais étudiant à Toulouse. Depuis, j'ai un peu abandonné cette activité, faute de temps.

Les documents historiques décrivent-ils la danse ?

Je peux vous raconter une anecdote vécue à ce sujet. Durant les enquêtes sur le hautbois, on rassemblait souvent à la maison des gens de qui on espérait apprendre des choses. Notamment Alphonse Sentein, figure-type de celui qui fait du "folklore-spectacle", alors qu'il était très au courant des traditions du coin...Par exemple, il se réjouissait lorsque ses danseurs parvenaient à casser un podium ! Donc, on l'avait convié avec Charles Alexandre. Il y avait aussi Ernest Domenc, ce jour là. Après le repas, on a évoqué une danse, une traversée, dont on avait souvent entendu parler mais personne n'avait pu nous renseigner sur sa chorégraphie exacte. Or Ernest Domenc et Alphonse Sentein s'en souvenaient vaguement. Ils ont joint leurs souvenirs et sont arrivés à nous la mimer. Il s'agit d'une danse qui n'était plus couramment dansée, même au siècle dernier. Beaucoup plus tard, en lisant le livre de Dardenne, daté de 1805, je découvris la description précise de cette danse, si longtemps cherchée dans nos enquêtes...

volontiers dans un groupe folklorique !

Non, mais il y a ici une véritable tradition. Les parents sont passés au groupe et les enfants ont été élevés dans ce milieu. Ces jeunes sont formés en permanence, que ce soit au hautbois ou à l'accordéon pour la musique, à la danse et à tout ce qui touche à la culture traditionnelle couserannaise.

Quelle est la composition actuelle de votre orchestre ?

Deux ou trois hautbois, la grosse caisse et l'accordéon diatonique. Mais pas toujours ensemble. Par exemple, l'accordéon ne joue pas avec le hautbois.

Votre activité n'est pas seulement le spectacle. La recherche continue également à vous préoccuper ?

Nous n'avons jamais perdu de vue la recherche, élément essentiel pour la survie d'un groupe, pour son renouvellement. Même si de nos jours, l'on a de plus en plus de difficultés à trouver des personnes susceptibles de nous transmettre un savoir original. Nous n'avons pas de thèmes précis de recherche, nous essayons d'aborder la question de l'art populaire d'une manière globale. Notre collection d'enregistrements est assez importante, quelques tiroirs remplis de cassettes...Mais il faudrait avoir le temps de les dépouiller et de les traiter, et, malheureusement, ce n'est pas le cas aujourd'hui.

Les Bethmalais sont-ils affiliés à une fédération ?

Oui, à France Folklore qui est la Confédération Nationale des Groupes Folkloriques Français. Je dois dire que cette association est pour nous assez importante. Au départ, elle n'était qu'une simple association de groupes folkloriques dont la plupart ne s'intéressaient qu'à l'aspect scénique. Aujourd'hui, grâce à une réflexion approfondie, elle a réussi à impulser un niveau de qualité et d'exigence parmi les groupes membres, et de ce point de vue, l'amélioration est grande.

Où peut-on voir les Bethmalais ?

En Couserans, dix à trente fois par an principalement de juin à septembre ; en France, pour une ou deux grandes sorties annuelles (grands festivals, etc...) ; à l'Etranger sur invitation pour une manifestation annuelle de niveau mondial. Je dois dire que le costume, si particu-

Philippe Bourges et trois danseuses du groupe actuel des Bethmalais.
(Collection Les Bethmalais)



LES BETHMALAIS AUJOURD'HUI

Quelle est la physionomie du groupe des Bethmalais aujourd'hui ?

Une équipe de quarante personnes environ, une équipe stable qui n'a pas de problèmes de recrutement. On constate qu'il y a un potentiel de jeunes qui sont intéressés pour apprendre ces choses là et pas seulement des gens originaires de la vallée. Je ne parle pas ici d'enfants. Nous n'avons pas de groupe d'enfants car il faudrait beaucoup de temps pour s'en occuper convenablement. C'est d'ailleurs dommage car le costume enfantin bethmalais est absolument extraordinaire. Les jeunes qui viennent à nous sont des adolescents de 15-17 ans.

Ce n'est pas un âge où l'on s'engage

lier, joue un rôle important dans notre reconnaissance nationale et internationale. mais cette reconnaissance est aussi le fruit d'un important travail de fond réalisé depuis trente ans sur l'ensemble de la culture traditionnelle Bethmalaise et Couserannaise.

PHILIPPE BOURGES: "Les Bethmalais", BP 51, 09200 Saint-Girons. 59.83.42.34 ou 59.04.80.99. Le groupe des Bethmalais a réalisé la plaquette "Bethmale, Témoignage d'une culture", présentée en Boutique

RENCONTRES INTERNATIONALES TRADITIONS ETHNIQUES

Vous venez de créer un festival, le R.I.T.E. Pourquoi un tel projet et quel avenir lui voyez-vous ? Notre expérience des festivals internationaux nous a fait découvrir certaines manifestations de grande qualité qui ne négligent pas l'aspect scientifique et didactique et qui proposent dans leur programmation tout l'éventail de la manière d'appréhender et de présenter la culture traditionnelle, du groupe de village qui vit encore quotidiennement ses traditions et vient les présenter sur scène, jusqu'au ballet qui propose une chorégraphie et donc, d'une certaine manière, qui crée à partir des thèmes traditionnels. Nous avons voulu présenter au public Couserannais et régional, une manifestation de ce type, importer chez nous ce genre de festival, très présent dans les pays de l'Est, par exemple.

Une confrontation constructive des différences culturelles ? Notre festival, les Rencontres Internationales Traditions et Ethnies est avant tout un forum. Je voudrais en faire un endroit de rencontre et d'échange. Avec, bien sûr, l'aspect spectacle indispensable. L'an dernier, par exemple, on a organisé une soirée commune avec tous les groupes et les anciens danseurs des Bethmalais qui étaient très émus de rentrer dans les farandoles avec les hongrois, les bulgares... L'échange, ça commence par là. C'est cette optique d'ouverture aux autres cultures qui préside à notre action. Découverte qui doit se faire dans le respect. Pour que, enfin, les différences culturelles ne séparent plus les gens, comme on peut malheureusement le constater dans l'actualité de ces derniers temps. mais au contraire les rapprochent.



Propos recueillis par Luc Charles-Dominique et Bertrand Gautier, à Pau, le 12 novembre 1991.

Le groupe des Bethmalais, en 1947 à Saint-Girons. (Collection Philippe Bourges)

VISAGES DU COUSERANS

Avec le numéro 12 de Pastel, s'achèvera la série Visages du Couserans. Elle présentera Alain et Françoise Servant, deux animateurs et chercheurs en danse traditionnelle.

Cette chronique n'avait pas l'ambition de dresser un tableau exhaustif de la vie musicale traditionnelle en Couserans. Bien d'autres associations y mènent aussi un travail de premier plan dans la défense et la promotion de ce patrimoine. Son objet était de présenter quelques personnalités représentatives, témoins ou bien menant aujourd'hui une action remarquable, justifiant ainsi, le plus souvent, d'un héritage "historique".

"Visages du Couserans" a fait la part belle à une conception très "folklorique" de la musique et de la danse traditionnelle. Mais dans cette petite région, "folklore" n'a pas le même sens qu'ailleurs. A l'heure où il apparaît, au tout début du siècle, ce phénomène est le prolongement "naturel" d'une pratique quotidienne.

Ce sont les groupes folkloriques qui ont permis la poursuite et donc le maintien d'une activité ménagère, disparue dans toute la chaîne pyrénéenne française, à l'exception du Béarn.

Ce sont encore les groupes folkloriques qui ont formé danseurs et musiciens. Et même des chercheurs. Ou bien, ils ont sollicité leurs compétences, devenant ainsi les initiateurs et le cadre de travaux extrêmement importants, décisifs même pour la réhabilitation de la pratique du hautbois traditionnel.

Mais pouvait-il en être autrement dans cette micro-région pyrénéenne, ces dix-huit petites vallées, très jalouses de leur identité, où "folklore" n'est pas encore le synonyme d'un archaïsme galvaudé ? Où l'engagement folklorique concerne aussi des jeunes, des adolescents, qui le pratiquent sans gêne aucune face à leurs camarades de collège et de lycée, et qui se rejettent dans cet univers de retour au "pays", dès la semaine terminée ?